
M A N U S C R I T

ÓPERA DO MALANDRO, LA CANAILLE DE RIO

de Chico Buarque

traduit du portugais (Brésil) par Simon Berjeaut

cote : POR15D1039

Date/année d'écriture de la pièce : 1978

Date/année de traduction de la pièce : 2015



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Table des matières et des *chansons*

p. 3 : Note de l'auteur

p. 4 : Personnages

p. 6 : Introduction

p. 8 : Prologue

p. 9 : *La Canaille*

p. 11 : Acte I – Scène 1

p. 19 : *Vivre de l'amour*

p. 25 : Scène 2

p. 31 : *Tango du repaire*

p. 37 : *Douze ans*

p. 45 : *La noce des petits-bourgeois*

p. 48 : Scène 3

p. 52 : *Teresinha*

p. 56 : *Une chanson dénaturée*

p. 64 : *En avant*

p. 66 : Acte II – Second prologue

p. 67 : *Hommage à la Canaille*

p. 69 : Scène 1

p. 76 : Scène 2

p. 77 : *Feuilleton*

p. 81 : *Ah, s'ils venaient m'attraper*

p. 87 : *Si j'étais ton patron*

p. 89 : Scène 3

p. 96 : *Ô mon amour*

p. 100 : Scène 4

p. 109 : *Geni et le Zeppelin*

p. 113 : Scène 5

p. 117 : *Partie de moi-même*

p. 119 : Scène 6

p. 120 : Scène 7

p. 123 : Intermezzo

p. 125 : Épilogue bienheureux

p. 126 : *Opéra*

p. 132 : Épilogue de l'épilogue

p. 133 : *La Canaille n° 2.*

Note de l'auteur

Le texte de l'Ópera do Malandro, la Canaille de Rio, est basé sur L'Opéra des Gueux (1728), de John Gay, et sur L'Opéra de Quat'Sous (1928), de Bertolt Brecht et Kurt Weill. Notre travail est parti d'une analyse de ces deux pièces, conduite par Luís António Martinez Correa et a bénéficié de la collaboration de Maurício Sette, Marieta Severo, Rita Murtinho, Carlos Gregório et, par la suite, de Maurício Arraes. Les membres de notre équipe ont également participé à la réalisation du texte final grâce à leurs lectures, leurs critiques et leurs suggestions. Au cours de cette étape de notre travail, très utiles nous ont été les films L'Opéra de Quat'Sous, de Pabst, et Getúlio Vargas, d'Ana Carolina, comme les études de Bernard Dort ([traduites en portugais et réunies sous le titre] O Teatro e a sua realidade [Le Théâtre et sa Réalité]), les mémoires de Madame Satã, ainsi que l'amitié et les témoignages du comédien Grande Otelo. Nous avons aussi pu compter sur la direction du professeur Manoel Maurício Albuquerque afin de mieux appréhender les différents moments historiques où se déroulent les trois « opéras ». Le professeur Luiz Werneck Vianna [auteur de la préface originale] nous a également fourni de précieuses observations.

Cette pièce est dédiée à la mémoire de Paulo Pontes.

Chico Buarque
Rio, juin 1978.

Personnages

Personnage 1. - Le Producteur / Fernandes de Duran

Personnage 2. - La Dame patronnesse / Vitoria Fernandes de Duran

Personnage 3. - João Alegre, l'auteur

Personnage 4. - Teresinha Duran

Personnage 5. - Max Overseas

Personnage 6. - Inspecteur Chaves

Personnage 7. - Lucia, sa fille

Personnage 8. - Geni

Personnage 9. - Barrabas

Personnage 10. - Johnny Walker

Personnage 11. - Philip Morris

Personnage 12. - Big Ben

Personnage 13. - Général Electric

Personnage 14. - Doris les Varices

Personnage 15. - Tourniquette

Personnage 16. - Dorinha la Gnôle

Personnage 17. - Shirley Ragnagna

Personnage 18. - Jussara les Pieds d'Ange

Personnage 19. - Mimi Bibelot

Personnage 20. - Le Juge

Ópera do Malandro a été créé par Luís António Martinez Correa au Théâtre Ginástico de Rio de Janeiro en juillet 1978.

**Ópera do Malandro,
la Canaille de Rio**

Comédie musicale

Introduction

Lumière sur le producteur, en smoking, devant le rideau baissé.

LE PRODUCTEUR.- Bonsoir, chers spectateurs. Comme l'a si bien dit l'autre, lorsque l'artiste se sent obligé de venir expliquer ses œuvres au public, c'est que l'un des deux est un nigaud. Il va de soi que nous n'avons nullement l'intention d'appliquer pareille épithète à notre vénérable assistance. Pour notre part, dussions-nous prêter le flanc à une telle qualification, nous avons jugé bon de vous présenter un bref avertissement en guise de préambule. Personnellement, en ma qualité de producteur du spectacle, je dois reconnaître que cette pièce représente une voie nouvelle pour notre compagnie théâtrale. J'ai estimé que l'heure était venue pour nous d'ouvrir les yeux sur les réalités qui nous entourent, qui nous touchent de si près et que nous sommes parfois trop réticents à reconnaître. Notre compagnie est ainsi arrivée à la conclusion qu'il est temps, désormais, d'accorder toute sa place à l'auteur brésilien, cet homme de l'art toujours empêtré dans des problèmes inextricables qui l'empêchent de communiquer plus souvent avec ses compatriotes et, bien souvent aussi, de vivre dignement du métier qu'il a choisi d'embrasser. Bref. Après de longues et patientes recherches, nous avons réussi à trouver une pièce, d'un auteur encore inconnu sur nos planches mais qui jouit d'un prestige avéré dans le milieu de la canaille des nuits de Rio. Je suis certain que le répertoire de la compagnie que je représente ici ne souffrira aucun déshonneur à nous voir monter cet « Opéra de la Canaille », dont j'aimerais dès maintenant inviter l'auteur sur scène à nos côtés. Avec vous ce soir, João Alegre ! (*João Alegre entre sur scène, habillé en canaille typique de Rio*). Bonsoir, João ! Je me dois de vous dire qu'Alegre a renoncé à ses droits d'auteur sur le spectacle de ce soir, en exigeant que l'intégralité des recettes soit reversée aux bonnes œuvres du Foyer de la Fille-Mère, une organisation qui rend, comme nous le savons tous, d'inestimables services à notre société. J'ai le plaisir, à présent, d'appeler sur scène la présidente du Foyer de la Fille-Mère, madame Vitoria Fernandes de Duran... Où est madame Vitoria ? Ah, oui, la voici qui arrive... Notre cher auditoire, qui a contribué à l'éclat de cette soirée de bienfaisance, connaît très certainement les innombrables mérites de madame Vitoria... Bonsoir, madame Vitoria ! (*Il lance les applaudissements*).

VITORIA.- Merci infiniment ! Sachez tous que c'est moi qui suis fière d'avoir la chance d'associer le nom du Foyer de la Fille-Mère à celui d'une compagnie

qui a toujours brillamment servi le Théâtre avec un grand T, dans notre pays aussi bien qu'à l'étranger !

LE PRODUCTEUR.- Ce que notre public méconnaît peut-être, c'est le talent théâtral de madame Vitoria. Oui, mesdames et messieurs ! J'ai l'honneur de vous annoncer que pour cette représentation très spéciale, notre troupe comptera sur la généreuse participation de madame Vitoria Fernandes de Duran elle-même ! En personne et en public !

Noir.

Prologue

Le rideau reste fermé ; lumière sur João Alegre qui bat le rythme sur une petite boîte d'allumettes ; l'orchestre entre petit à petit.

João Alegre chante « La Canaille ».

La Canaille (O Malandro)

*O malandro/Na dureza
Senta à mesa/Do café
Bebe um gole/De cachaça
Acha graça/E dá no pé*

La canaille / Sur la paille
Se ravitaille / Au café
Il avale / Une cachaça
Tu le crois, ça / Il a filé

*O garçom no/Prejuízo
Sem sorriso/Sem freguês
De passagem/Pela caixa
Dá uma baixa/No português*

Le garçon peste / C'est pas marrant
Sans un client / Il est marron
Derrière la caisse / Il se sucre
Sur le lucre / Du patron

*O galego/Acha estranho
Que o seu ganho/Tá um horror
Pega o lápis/Soma os canos
Passa os danos/Pro distribuidor*

Mais le cafetier / Ne pige pas bien
Pourquoi ses gains / Sont alarmants
Toutes ses pertes / Il les calcule
Et les bascule / Au négociant

*Mas o frete/Vê que ao todo
Há engodo/Nos papéis
E pra cima/Do alambique
Dá um trambique/De cem mil réis*

Le transporteur / Comprend qu'il raque
Pour cette arnaque / C'est pas normal
Et par-dessus / L'alambic
Le mec pique / Deux cent mille balles

*O usineiro/Nessa luta
Grita (ponte que partiu)
Não é idiota/Trunca a nota
Les o Banco/Do Brasil*

Le fabricant / Dans cette lutte
S'écrit put- / -ain C'est facile
Il n'est pas con / Et ses comptes ronds
Tromp' la Banque / Du Brésil

*Nosso banco/Tá cotado
No mercado/Exterior
Então taxa/A cachaça
A um preço/Assustador*

Notre banque / Est cotée
Sur les marchés / Étrangers
Et la taxe à / La cachaça
Est d'un taux / Démesuré

*Mas os ianques/Com seus tanques
Têm bem mais o/Que fazer
E proibem/Os soldados
Aliados/De beber*

Mais les yankees / Et leurs tanks qui
Ont d'autres chats / À fouetter
Interdisent à / Toutes les troupes
Sous leur coupe / De picoler

*A cachaça/Tá parada
Rejeitada/No barril
O alambique/Tem chilikie
Contra o Banco/Do Brasil*

La cachaça / S'est arrêtée
On la remet / En baril
L'alambic / Fait la nique
À la Banque / Du Brésil

*O usineiro/Faz barulho
Com orgulho/De produtor
Mas a sua/Raiva cega
Descarrega/No carregador*

*Este chega/Pro galego
Nega arreglo/Cobra mais
A cachaça/Tá de graça
Mas o frete/Como é que faz?*

*O galego/Tá apertado
Pro seu lado/Não tá bom
Então deixa/Congelada
A mesada/Do garçom*

*O garçom vê/Um malandro
Sai gritando/Pega ladrão
E o malandro/Autuado
É julgado e condenado culpado
Pela situação.*

Le fabricant / Fait éclater
Sa fierté / De producteur
Tout' sa haine / Se déchaîne
Il s'emporte / Sur l'transporteur

Or ce dernier / Trouve le cafetier
Pour exiger / D'être augmenté
La cachaça / Tu l'auras, ça
Mais l'transport / Comment on fait ?

Voilà l'cafetier / Aux abois
Tout ce qu'il doit / Ça sent pas bon
Il se refait / Sans acquitter
L'indemnité / Du garçon

Le garçon braille / À la canaille
Qui détale / Au voleur !
Et la canaille / Arrêtée
Est jugée et déclarée coupable
De tous ces malheurs.

Interruption de l'orchestre ; noir.

Acte 1

Scène 1

Maison de Duran ; un mélange de salle de séjour, de bureau et de brocante ; Duran est assis à son secrétaire et parle au téléphone.

DURAN. - Tout à fait d'accord. Il faut que ces canailles comprennent que ça ne peut plus durer ! Le jour où tous les Brésiliens travailleront autant que moi, la misère aura disparu. Mais écoutez, Chaves, je vous téléphone pour vous rappeler que demain, c'est le dernier jour du mois... Eh oui, inspecteur, la dette s'élève à trente millions, et le premier du mois, elle passera à trente-trois. Comment ? C'est normal, dix pour cent par mois. Partout, l'inflation est galopante... Une remise ? Je comprends, oui. Eh bien, je vais examiner ça en toute amitié... Oliveira, Oliveira... Cremilda Pacheco de Oliveira ? Celina, Conceição, Cremilda, oui, elle est à moi... Connue sous le nom de Marli Sodoma, ses quarante et un printemps à peine, mmm... Attentat à la pudeur, c'est bien ça ? Écoutez, inspecteur, je ne sais vraiment pas ce que cette dame fait encore dans mon fichier. Quoi donc ? Non, ça ne m'intéresse pas. Pas question que l'image de mon entreprise soit écornée à cause d'une Marli Sodoma ! Non, c'est tout réfléchi. Même pour vingt centimes. Vous pouvez déclencher l'Opération Nettoyage, entendu ? Quoi ? Ah bon, le nom a changé ? Ha, ha, elle est bien bonne. Opération Détergent, c'est bien ça ? Je comprends... Éliminer la graisse sans laisser de trace ? Ah, ah, ah, c'est la meilleure, celle-là... Oui. Garcia ? Maria de Jesus Garcia, je l'ai sous les yeux... Ah oui, bien sûr, c'est Jussara les Pieds d'Ange. Que se passe-t-il, avec elle ? Détrousser ses clients ? Je sais, je sais... Eh oui, c'est vrai, elle est violente, je sais bien. C'est un vrai taureau ! Et si vous n'y prenez pas garde, elle pourrait bien mettre à sac votre commissariat. (*On sonne à la porte*). Entrez ! Mais, écoutez-moi bien, libérez Jussara, d'accord ? Au fond, c'est une brave fille. Elle travaille comme il faut, elle travaille, quoi. Il y a beaucoup de clients qui apprécient sa manière forte. Et en plus, elle me donne un coup de main en jouant pour moi les chiens de garde. Comment ? Deux cents mil-réis ? Mais vous êtes fou, Chaves ! Ce n'est certainement pas en m'extorquant de la sorte que vous allez réussir à éponger votre dette. Cent cinquante, et encore. (*On sonne à la porte*). C'est ouvert ! Plus cinq cents mil-réis de quoi ? Quelle débutante ? Non, aucune débutante n'est venue aujourd'hui. D'ailleurs, la dernière fille que vous avez eu le culot de me recommander, je ne l'ai pas prise. Oui, elle était bien esquintée. Eh, oui. Oubliez ces cinq cents mil-réis. Vos débutantes, désormais, si je les reçois, c'est sans engagement. (*On sonne à la porte*). Je dois raccrocher, Chaves, reparlons-nous plus tard. (*On sonne à la porte ; Duran raccroche le téléphone et hurle*). Entrez, nom d'un chien ! (*La sonnette retentit à nouveau ; Duran se lève et marche jusqu'à la porte d'entrée du bureau, une porte tambour ; il sort*

et rentre à nouveau en poussant devant lui une jeune fille à l'allure pitoyable, décharnée et en haillons). Tu ne sais pas lire, ou quoi ? Tu n'as pas vu la plaque qui dit : entrez sans frapper ?

TOURNIQUETTE. - Je ne sais pas lire, non, monsieur...

DURAN. - Allons bon... Mais tu ne m'entendais pas crier ? Tu es sourde ou tu as oublié de te laver les oreilles aujourd'hui ?

TOURNIQUETTE. - Je crois que je suis à moitié sourde, oui monsieur... Mais on m'a quand même envoyée ici pour rencontrer m'sieur Duron.

DURAN. - Pas Duron, non ! Duran ! Fernandes de Duran ! Et qui donc t'a envoyée ici, mon p'tit ?

TOURNIQUETTE. - Les gens, à la prison, oui m'sieur. Ils m'ont dit de venir au 32, rue des Marrecas, agence d'emploi « La Brésilienne »... C'est vous, m'sieur Duron ?

DURAN. - Duran ! Duran ! Et toi, c'est quoi ton p'tit nom ?

TOURNIQUETTE. - Raimunda Dias. Mais on m'appelle Tourniquette, oui, m'sieur.

DURAN. - Tiens donc, Tourniquette ?

TOURNIQUETTE. - Tourniquette, oui, m'sieur.

DURAN. - Et qu'est-ce que tu es allée fabriquer en prison, ma chérie ? Tu faisais des courses ?

TOURNIQUETTE. - M'sieur Duran, je ne sais pas pourquoi ils m'ont amenée là-bas. Je ne connais pas la ville, vous savez. J'arrive du Nord. Je n'avais même pas l'intention de descendre à Rio, non m'sieur. J'avais un amoureux, dans le Paraíba, un fiancé. On avait même annoncé notre mariage. Mais, vous savez ce que c'est, le fiancé veut mettre la charrue avant les bœufs, il vous fait ci, il vous fait ça, et puis après, le voilà qui part s'enrôler dans les Forces expéditionnaires. Il m'a laissée toute seule. Et ma famille a dit que je ne pouvais plus rester là, toute déshonorée que j'étais...

DURAN. - Et alors, la pauvre petite a pris le vapeur et elle est venue chercher du travail dans le Sud, mais elle n'a pas réussi car les gens ne cherchent qu'à profiter d'elle parce qu'elle est toute seule sans personne pour la protéger, et comme ça, sans protection, elle est restée sur le bord du trottoir en attendant le bus pour la Place Maua, en faisant tourner son sac à main à cause des moustiques, juste au moment où passait le panier à salade, qui l'a prise en stop jusqu'au commissariat, où l'innocente a fini fichée comme sans-abri, vagabonde et putain.

TOURNIQUETTE. - Non, m'sieur. On m'a fichée comme communiste. Parce que j'étais trop mal habillée pour être une putain, c'est ce qu'ils m'ont dit là-bas. Et dans le désordre du triage, ils m'ont jetée dans une cellule pleine de types à moustaches qui n'arrêtaient pas de me crier dans les oreilles « Intégralisme ! », et je crois que c'est là que je suis devenue à moitié sourde, et j'ai perdu la raison, et j'ai commencé à crier aussi, à pleins poumons, j'ai commencé à crier que je n'étais pas du tout celle qu'ils croyaient, que je n'étais ni communiste ni intégralisme, que j'étais prisonnière de droit commun, que j'exigeais des maltraitements de droit commun, et que j'étais sans abri, une vagabonde et une putain, et que tout le Nordeste m'était déjà passé dessus, même le curé, même le pédéraste, même le bœuf gras du carnaval, et que c'est pour ça qu'on m'appelle Tourniquette... *(Elle pleure à chaudes larmes)*.

DURAN. - Une putain, hein ?

TOURNIQUETTE. - Une putain, oui m'sieur.

DURAN. - Tu as combien d'années de pratique ?

TOURNIQUETTE. - Bientôt sept ans, oui m'sieur.

DURAN. - Des maladies ?

TOURNIQUETTE. - Oh, bien dix-huit ou dix-neuf, je ne sais plus trop bien...

DURAN. - Chancre mou, chlamydia, syphilis, blennorragie...

TOURNIQUETTE. - Je ne sais pas, m'sieur. J'ai bien eu toutes les maladies possibles dans ma vie, mais je ne les connais pas par leur nom de famille...

DURAN. - Eh, oui, qu'est-ce que vous voulez. Elles sont marrantes, les femmes. Tant qu'elles ont la santé, la chair ferme, la peau douce, que tout est bien en place, elles se donnent à n'importe qui, dans les bois, derrière la fontaine, debout dans les toilettes, elles s'offrent en échange de rien, en échange d'une poignée de cerises, comme si ce corps ne valait pas un sou. Et puis, elles commencent à se dégrader, leur visage se couvre de pustules, la cellulite prolifère, leur peau flasque se met à pendouiller, elles sentent mauvais, elles ont l'intérieur tout pourri et tout enflammé, et c'est à ce moment-là que leur vient l'idée de faire payer pour ce corps... Eh oui, c'est bien dommage. Mais ma chère Tourniquette, je n'ai plus un seul poste à pourvoir. Nous avons mille quatre cent trente-deux employées avec permis de travail en règle, salaire minimum garanti, assistance médicale et huit heures de travail par jour. Eh oui, c'est bien dommage... Quel âge as-tu ?

TOURNIQUETTE. - Dix-sept ans, oui m'sieur.

DURAN. - Fais donc un petit tour, pour voir.

TOURNIQUETTE. - Bien, m'sieur.

DURAN. - Écoute-moi bien, Tourniquette. Je sais que je vais faire une bêtise, mais ton histoire m'a attendri. Des filles de chez toi, il m'en arrive par dizaines, tu n'as pas idée. Et moi, je continue à les accepter, ne serait-ce que par pur patriotisme. J'en suis réduit à congédier les Polonaises, alors qu'elles sont extras, les Polonaises, elles ont la santé, mais on les a mal habituées, alors elles ont des exigences insensées... Oui, je crois bien que je vais t'accepter comme stagiaire.

TOURNIQUETTE. - Comme quoi ?

DURAN. - Comme stagiaire. Tu fais un essai, tu travailles quelques nuits d'affilée, et, si tu arrives à faire tes preuves, tu passes salariée à part entière. Mais il faut d'abord que tu payes la taxe d'inscription.

TOURNIQUETTE. - Payer ? Mais je n'ai plus rien. On m'a même volé mon sac à main...

DURAN. - Bon sang, mais ça devient intenable, tout ça. Je veux bien être coopératif, mais dans ces conditions... Il faut que tu ailles te faire examiner, il te faut un traitement pour cette bouche, enfin, rien que pour commencer, il va falloir faire venir une caisse entière de pénicilline. Et qui c'est qui va payer ? Tu en as de bonnes, toi... Enfin, voyons ça... Bon, allez. Je vais te faire un sauf-conduit provisoire pour entrer dans la ronde. Chaque fois que tu toucheras dix mil-réis, l'agence te prélèvera cinq mil-réis de commission, c'est compris ?

TOURNIQUETTE. - Très bien, oui m'sieur.

DURAN. - Plus dix pour cent pour les accessoires.

TOURNIQUETTE. - Les accessoires ?

DURAN. - Bien sûr, ma petite. Tu ne crois quand même pas que tu vas réussir à attirer les hommes avec cette carcasse que le diable t'a donnée ? Il faut une touche par ici, une retouche par là, quelques proéminences, quelques protubérances, un je-ne-sais-quoi qui puisse satisfaire les pulsions des hommes. Parce que le gars, lui, épuisé après sa journée de travail, il ne veut pas rentrer à la maison, il en marre du riz, des haricots, il en a plein le dos de sa femme, il a envie d'étrangler ses enfants, et qu'est-ce que tu crois qu'il vient chercher dans le quartier chaud ? L'amour à la papa ? Tu parles ! C'est précisément pour cette raison que mon métier est de plus en plus ingrat. Et en même temps, de plus en plus captivant, car il faut toujours s'efforcer de créer une nouvelle offre capable de réveiller la sexualité épuisée de l'humanité ! *(Il ouvre un rideau pour révéler une vitrine remplie d'objets divers)*. Des seins en coton, des fesses en caoutchouc, des bottes de sergent, des tabliers de nounous, hormones, œstrogène, vaseline, onguents japonais, vibromasseurs, godemichets, fouets, diaphragmes dentelés, ça

c'est la science ! Et là, c'est à mes employées d'ajouter la touche artistique !
(*Il crie*). Vitoria ! Vitoria ! Viens donc enseigner le métier à cette jeune fille !

VITORIA (*Descendant les escaliers d'un pas assuré*). - Qu'est-ce que c'est ?
Encore une mendiante ? Ça commence à bien faire, il ne faut pas abuser de
la charité chrétienne ! Par où est-ce que tu es entrée ? Allez, allez, oust,
passe à la cuisine et prends-toi une miche de pain. On sait très bien que si on
vous donne de l'argent, ça va partir dans des bouteilles de cachaça.

DURAN. - Non, Vitoria, attends...

VITORIA. - Mais si. Moi, tant que c'est pour de la nourriture, je veux bien
donner. Quand on a du cœur, on est incapable de refuser une aumône.
Dimanche dernier, à la sortie de la messe, j'ai donné cinq sous à un
malheureux échoué dans le caniveau. Deux secondes après, il était sur pied
et il courait au bistrot. Ces pauvres ignorants ne jurent que par la cachaça et
les paris clandestins ! Allons, allons, oust ! Je ne donnerai pas un sou de
plus !

DURAN. - Vitoria, laisse-moi parler.

VITORIA. - Eh bien, parle, qu'est-ce que tu attends ?

DURAN. - Ce n'est pas une mendiante...

VITORIA. - Ah, c'est la femme de chambre ? Elle a des références à
présenter ? Non ? Sans références, je ne prends plus personne. La dernière
que j'ai embauchée, tu t'en souviens, Duran, elle a commencé à voler une
fourchette par ci, à chaparder une cuillère par là, et puis lorsque je m'en suis
aperçue, c'était tout un service de couverts en argent qui avait disparu. Dis-
moi, jeune fille, tu as un fiancé ? Parce qu'une bonne qui a un fiancé, il n'en
est pas question ! On essaie d'être compréhensif, on veut bien faire
confiance, la domestique en profite et elle finit par passer toutes ses journées
à papoter sur le perron... En laissant brûler le soufflé dans le four. Voilà
pourquoi je n'arrive jamais à garder une bonne dans ma maison.

DURAN. - Je te présente Tourniquette, Vitoria. C'est une nouvelle employée.

VITORIA. - Employée de qui ?

DURAN. - Elle va faire un stage dans notre boutique des Arcs de Lapa.

VITORIA. - Mais tu as perdu la tête, Duran ? Tu n'es pas bien ? Tu veux faire
travailler cette femme dans notre boutique ? Enfin, cette femme, façon de
parler. C'est une erreur sur pattes. C'est une abomination ! Non, non, non, je
ne peux pas y croire.

DURAN. - Bon, Vitoria, il faut que je retourne au travail. Vois si tu peux lui
trouver des accessoires.

VITORIA. - Mais enfin, c'est insensé ! Tu me fais une mauvaise blague... Attends, je vais te montrer. Viens ici, petite... (*Elle conduit Tourniquette derrière un paravent*). On va tenter l'impossible. (*À haute voix*). Oh là là, Duran, toute nue, c'est encore pire ! Rentre-moi ce ventre tout gonflé, allons. Ce ventre, enfin... C'est plutôt une vieille gourde pleine d'amibes. (*À haute voix*) Quelle commission as-tu fixée, Duran ?

DURAN. - Comme d'habitude, cinquante pour cent.

VITORIA. - Cinquante pour cent ? Mais c'est une commission de jolie môme, ça, de belle blonde aux yeux bleus. Non, ma petite, si tu veux travailler pour nous, il faudra que tu verses soixante pour cent, entendu ?

TOURNIQUETTE. - Oui, très bien madame.

VITORIA. - Ça ne va pas, ça ne va pas, c'est une catastrophe. Regardez-moi ces fesses imprésentables. C'est un véritable abîme, ça, pas des fesses, et pas plus ici que dans le Nordeste. Et toi, ne le prends pas mal, mais on ne va pas pouvoir te garantir un salaire minimum. Rien qu'en garnitures postiches, maquillage, protéines, tu vas me coûter un bras ! Écoute-moi bien, en plus de ces soixante pour cent, il faudra encore décompter quinze pour cent pour les accessoires, compris ?

DURAN. - Où est ta fille, Vitoria ?

VITORIA. - Teresinha, elle doit être encore dans les bras de Morphée ! D'ailleurs, je ne sais même pas à quelle heure elle est rentrée cette nuit. Tout ce que je sais, c'est que le Capitaine devait l'emmener au Casino d'Urca. Rien que ça...

DURAN. - Le Capitaine ? Quel capitaine ?

VITORIA. - Allons, Dudu, je t'ai déjà parlé du Capitaine. Il fréquente beaucoup Teresinha, ces derniers temps.

DURAN. - Si c'est encore cet ivrogne...

VITORIA. - Mais pas du tout, Dudu, il faut te mettre à la page ! Ce capitaine est une perle rare ! Il a l'air d'un vrai gentilhomme de tradition, de bonne famille, et, qui sait, même, grand propriétaire terrien à Pétropolis. Toujours très élégant, il ne porte que des gants de cristal.

DURAN. - Et il ne se coupe pas ? La moindre poignée de main un peu ferme, et c'est des éclats de cristal qui volent de tous les côtés. Ha, ha, ha...

VITORIA. - Quel ignorant tu fais, Duran ! Tu ne sais donc pas que ce qu'on appelle gants de cristal ce sont ces gants faits avec ce nouveau tissu importé,

là, comment déjà ? Le nylon, c'est ça, des gants de nylon, du nylon authentique, importé des États-Unis.

DURAN. - Il a beaucoup voyagé, ce capitaine ?

VITORIA. - Et comment ! Il distribue tous ses pourboires en dollars. Tu vois cette poudre à priser ? De la pure bolivienne. C'est un cadeau que Teresinha m'a remis de sa part. Écoute, je ne veux surtout pas prendre parti, mais, vu toute la prévenance que ce capitaine vient déployer par ici, ce que j'en dis, moi, c'est qu'il m'a tout l'air d'avoir de très bonnes intentions.

DURAN. - Qu'est-ce que tu appelles de très bonnes intentions ?

VITORIA. - Et, si je m'y connais un peu en psychologie féminine, ta fille aussi m'a l'air bourrée de bonnes intentions.

DURAN. - Attends un peu, Vitoria. Tu veux parler de marivaudage ou de vœux de mariage ?

VITORIA. - Et pourquoi pas, un mariage ? Ta fille a vingt-trois ans passés, figure-toi.

DURAN. - Vitoria Régia ! *Ta* fille est une grue ! Le premier petit marin de merde débarque et, parce qu'il sait dire hello, OK, et good night my boy, la petite garce est persuadée d'avoir déniché Rockefeller en personne. Et la vieille vache, derrière, qui l'encourage.

VITORIA. - C'est élégant, ça ! S'il y a bien une chose au monde dont tu peux être sûr, c'est que les hommes, moi, ça me connaît ! Certes, il m'est déjà arrivé de me tromper : une fois, et de manière fatale. Avec toi !

DURAN. - Écoute, Vitoria, je laisse à ta fille toute son indépendance. Elle dispose même de sa propre entrée, pour pouvoir aller et venir avec qui bon lui semble. Mais de là à se marier, c'est une toute autre histoire. Ça concerne aussi ma vie ! Ça regarde mon patrimoine !

VITORIA. - Dudu, il va bien falloir qu'elle se marie un jour ou l'autre, qu'elle ait des enfants, un foyer, tout ce qui fait qu'une femme se sent épanouie. Comme moi, quoi...

DURAN. - Teresinha est notre plus gros investissement, Vitoria ! Notre fille n'a jamais été élevée pour être la femme d'une canaille ! Avec tout ce qu'on a misé sur elle, elle se mariera avec un ministre d'État, pas moins. Et quand elle aura dégoté un ministre d'État, alors qu'elle le fasse entrer par la grande porte et qu'elle me le présente, c'est compris ?

VITORIA. - Comment veux-tu qu'elle te le présente ? Tu refuses de lui adresser la parole !

DURAN. - Moi ? C'est elle, qui refuse de m'adresser la parole.

VITORIA. – Décidément, les chiens ne font pas des chats ! Vous êtes deux vraies têtes de mule !

DURAN. - Elle ne sait pas se mettre en valeur. Si elle avait un tant soit peu le sens du commerce, elle saurait qu'on n'offre pas comme ça cinquante kilos de viande à se taper gratuitement. Ah, si j'avais eu un corps comme le sien !

VITORIA. - Dudu, tu sous-estimes ce qu'elle a dans la tête, ta fille. Moi qui parle avec elle, et pas qu'un peu, je sais qu'elle n'est pas du genre à accepter une demande en mariage sans avoir assuré ses arrières. D'ailleurs, elle adore imiter les jeunes filles de la bonne société qu'on voit dans les journaux du dimanche. Teresinha sait tirer avantage de chaque situation. Je te l'ai dit, et je te le répète, Duran, c'est ton portrait craché !

DURAN. - J'aimerais bien te croire, Vitoria, mais je ne suis pas tranquille. Il est hors de question que notre famille accueille des sangsues.

VITORIA. - Fais-lui confiance, elle ne nous fera jamais de mal. L'honnêteté de ma fille, j'en mettrais ma main à couper.

Tourniquette sort de derrière le paravent, méconnaissable.

TOURNIQUETTE. - S'cusez-moi...

VITORIA. - Regarde-moi ça, Duran ! Tu disais donc vrai...

DURAN. - Mais bien sûr, ma femme ! Quand arrêteras-tu donc de mettre en doute mes miracles ? Tourniquette, tu es à croquer ! Maintenant, madame Vitoria va t'enseigner tout ce qu'il faut pour vivre de l'amour.

Vitoria chante « Vivre de l'amour ».

Vivre de l'amour (*Viver do amor*)

*Pra se viver do amor
Há que esquecer o amor
Há que se amar
Sem amar
Sem prazer
E com despertador
- como um funcionário*

*Há que penar no amor
Pra se ganhar no amor
Há que apanhar
E sangrar
E suar
Como um trabalhador*

*Ai, o amor
Jamais foi um sonho
O amor, eu bem sei
Já provei
E é um veneno medonho*

*É por isso que se há de entender
Que o amor não é um ócio
E compreender
Que o amor não é um vício
O amor é sacrifício
O amor é sacerdócio
Amar
É iluminar a dor
- como um missionário.*

Pour vivre de l'amour
Oubliez donc l'amour
Il faut aimer
Sans aimer
Sans plaisir
Et pointer tous les jours
– comme le fonctionnaire

C'est un métier l'amour
Pour y gagner l'amour
Il faut souffrir
Et saigner
Transpirer
Comme le pauvre ouvrier

Ah, l'amour
N'a jamais été un doux songe
L'amour, je le sais
J'y ai goûté
C'est un poison qui ronge

C'est pourquoi il faut bien comprendre
Que l'amour est un négoce
Et apprendre
Que l'amour n'est pas vice
L'amour est sacrifice
L'amour est sacerdoce
Aimer
C'est faire luire la douleur
– comme le missionnaire.

VITORIA. - Va, ma petite. Et que Dieu te garde.

L'orchestre s'interrompt ; Tourniquette sort par la porte tambour, elle entre à nouveau puis elle ressort ; elle rentre, elle sort et au troisième tour, c'est Genival, dit Geni, qui entre, portant une boîte à chapeau.

GENI. - Salut tout le monde. Vitoria, mon ange, donne-moi vite un cognac ou bien je vais faire une syncope. *(Il se laisse tomber sur un fauteuil).*

DURAN. - Qu'est-ce qui s'est passé, mon garçon ? Tu es tombé sur un troufion ?

VITORIA. - Mon Dieu, Genival, comme tu es pâle ! Et ces cernes... *(Elle va chercher la bouteille).*

GENI. - Oui, je suis à faire peur, je sais bien ! Tu te rends compte, dans le temps, je pouvais enquiller quatre, cinq nuits d'affilée avec les matelots, et je restais toujours impeccable. Désormais, pour jouer la femme de trente ans, je n'ai plus vraiment la gueule de l'emploi, et il suffit d'une nuit blanche pour me laisser toute flétrie et décomposée.

VITORIA. - Mais en dedans, tu dois entendre chanter les violons. Je sais combien ce genre d'aventure rajeunit l'esprit.

GENI. - Tu parles d'une aventure. Ce n'était rien qu'une petite fête que Max a organisée.

DURAN. - Tu continues à traîner avec cette crapule ?

VITORIA. - Ah, mais Genival, on m'a raconté que ce Max est une sacrée fripouille !

GENI. - Pas du tout. Ça, c'est ce que disent les envieux. Je ne dis pas ça parce que je travaille pour lui, mais je suis sûre que, si vous connaissiez Max personnellement, vous seriez conquis. Si vous voulez, je pourrais l'amener ici, un de ces jours...

VITORIA. - Dieu nous en préserve, Genival !

DURAN. - Jamais un hors-la-loi ne mettra les pieds dans cette maison !

VITORIA. - J'ai même entendu dire qu'il est athée et matérialiste !

GENI. - Je ne sais pas, Vitoria, mais c'est grâce à lui que tu peux te promener comme ça, toute parfumée... *(Ouvrant la boîte à chapeau).* D'ailleurs, à ce propos, ton Aimant de chez Coty n'est toujours pas disponible... Ce doit être à cause de cette foutue guerre. Max dit que les Allemands ont occupé les parfumeries françaises et que dorénavant tout ce qu'ils vont produire c'est des acides et des gaz toxiques.

DURAN. - Il doit se régaler, ton patron, avec cette guerre. Rien de tel que tous ces black-out, pour s'enrichir au marché noir.

GENI. - Peut-être bien, mais moi, je continue à trouver que toute cette guerre, ça pue la merde. C'est pestilentiel ! Si j'étais président, moi, mes petits soldats partiraient à la guerre en fleurant bon le jasmin.

VITORIA. - Qu'est-ce que tu as à nous proposer, ici ?

GENI. - Regarde un peu, c'est un miracle que Max ait pu dégoter ça. C'est ce qu'on fait de mieux, vraiment, le dernier cri. Il est un peu plus cher, mais ça vaut la peine. Ça s'appelle Shalimar. Ça ressemble beaucoup à Aimant, il est aussi à base de santal... Ah, Duran, j'allais presque oublier. Hier soir, toute cette nouba, ça s'est passé dans un de tes bordels de la rue Mem de Sá.

DURAN. - Ah, oui ? Au moins, ton Max a dû faire bien tourner le commerce, pour un mercredi pluvieux. Dorinha la Gnôle va sûrement rappliquer bientôt avec la recette de la soirée...

GENI. - Qu'est-ce que tu penses de ce bouquet, Vitoria ? C'est original, non ? Si tu prends les trois flacons, je te fais un prix. Je te fais le tout pour huit cents.

DURAN. - Huit cents mil-réis de parfum ? Mais c'est du vol !

GENI. - Bon, Vitoria, si ton mari ne veut pas payer, tant pis. Tu pourras toujours t'offrir ces eaux de Cologne bon marché qu'on fabrique par ici. Mais ne viens pas te plaindre après si tu pues les aisselles de docker.

VITORIA. - Dudu...

DURAN (*En payant*). - Prends ça, voleur.

GENI (*En prenant l'argent*). - Duran, puisque tu parles de la recette du bordel, j'aime autant te prévenir qu'il ne faut pas te faire trop d'illusions. Max n'a jamais payé une pute de toute sa vie. En revanche, j'en connais, des putes, qui voudraient bien payer pour coucher avec lui.

DURAN. - Tu veux dire que cet escroc a fermé ma boutique, qu'il s'est tapé mes employées et qu'en plus de ça, il a filé à l'anglaise ?

GENI. - Non, non, ce n'est pas lui. Max est seulement venu inaugurer la fête, et il est vite reparti. C'est après son départ que le plus beau a commencé. Là, le grabuge s'est déclenché, et je crains fort que rien n'ait été épargné, dans ton bastringue.

DURAN. - Comment ça ? Mais c'est une provocation !

VITORIA. - C'est un pur acte de sabotage !

GENI. - Sauf votre respect, j'ai comme l'impression qu'il va falloir le fermer pour travaux, ce bordel.

VITORIA. - Ce qui me surprend fort, Genival, c'est que, même toi, tu aies accompagné ces vandales. Et après ça, tu as encore le culot de venir me vendre des parfums. Quel cynisme !

GENI. - Vitoria, je suis ton amie, mais je ne suis pas ton employée. Mon patron, c'est Max, et quand il commande, j'obéis. Hier, l'ordre était de faire la fête, et toute sa bande, qui n'est certes pas des plus raffinées, s'en est donné à cœur joie !

DURAN. - Et en quel honneur, cette fête ? Ma faillite, peut-être ? À plus tard, Vitoria, je file à la boutique pour évaluer les dégâts.

GENI. - C'est Max qui fêtait son enterrement de vie de garçon, pardi !

VITORIA. - Son enterrement de vie de garçon ?

GENI. - Et bien oui, vous ne saviez pas ? Quelle heure est-il ? Ah, à cette heure-ci, Max doit déjà être un homme marié.

DURAN. - Je n'y crois pas.

GENI. - Eh oui, la décision a été si soudaine. Personne ne s'y attendait...

DURAN. - Max ? Max, marié ? Bon, c'est peut-être une bonne nouvelle, après tout. Il va peut-être commencer à bien se tenir et à laisser mes femmes tranquilles.

VITORIA. - Ça m'étonnerait bien. Ce genre de marlou ne se contente pas d'une seule femme. Non, moi, celle qui me fait de la peine, c'est la pauvre petite qui s'est retrouvée entre les griffes de ce bandit.

DURAN. - Comment ça, la pauvre petite ? Ça doit être une petite putain !

VITORIA. - Et la famille de cette petite... Je n'ose même pas imaginer le déshonneur qui s'abat sur ce foyer. Rends-toi compte de tout ce que doit endurer la mère de cette jeune fille.

DURAN. - Ça doit être une grande putain, la mère de cette jeune fille. Et son père, alors, inconnu au bataillon. Ces gens-là vivent probablement dans le genre de trous à rats que Max fréquente. Pas vrai, Genival ?

GENI. - Bon, moi, la jeune fille, je ne la connais pas, mais il paraît que c'est du beau linge. Max ne l'a jamais emmenée dans un bordel. Encore hier soir, il

est parti à huit heures et demie pour retrouver sa fiancée. Il devait l'amener voir le spectacle du Grand Otelo au casino d'Urca.

VITORIA. - Où ça ?

GENI. - Oui, oui : au Casino d'Urca, c'est chic, non ? Il paraît même que c'est une jeune fille très sympathique, cultivée, très capable... Et riche, bien sûr. On dit que sa famille a beaucoup d'argent.

DURAN. - Fortune du café ?

GENI. - Non, du bétail, apparemment. Les affaires de sa famille à elle, je n'y ai rien compris, mais il paraît que leur commerce n'est pas très clair... Ses parents vivent ici, dans le quartier de Lapa, où ils tiennent leurs affaires.

DURAN. - Du bétail ? À Lapa ? Alors, c'est évident ! Cette jeune fille de bonne famille est la fille d'un boucher.

GENI. - Non, ils ne sont pas bouchers. On dit qu'ils font dans la viande vivante. Mais malgré ça, même si ses parents ne valent pas grand-chose, on dit que la fille s'en est mieux sortie, et qu'elle a été très bien éduquée.

VITORIA. - Quel âge a-t-elle ?

GENI. - Vingt ans et quelques... À peu près comme ta fille, Vitoria. D'ailleurs, j'ai ici une bague qui serait adorable au doigt d'une jeune fille. Regarde-moi ça, Vitoria, du pur platine, avec un big diamant des Indes.

VITORIA. - Dis-nous son nom, Genival, allons.

GENI. - Son nom ? Solitaire, cette pierre s'appelle solitaire. Parce que c'est toi, je te fais un prix d'ami : trois mille.

VITORIA. - Le nom de la mariée, Geni !

GENI. - Ah, le nom de la mariée... Comment s'appelle-t-elle, déjà, la mariée ? Ah, oui, je sais ! La mariée s'appelle Teresinha Fernandes de Duran. (*Duran et Vitoria restent figés*). C'est drôle, non ? Quelle coïncidence. Je ne m'en étais même pas rendu compte... Avec ce nom de famille, vous croyez que c'est une parente à vous ?

Vitoria hurle et s'évanouit sur Duran qui, pourtant, ne la rattrape pas ; il monte les escaliers en courant et pousse un hurlement.

DURAN. - Vitoria, le lit de ta fille n'est même pas défait ! Cette petite traînée n'a pas dormi à la maison cette nuit !

GENI. - J'ai l'impression que Vitoria a tourné de l'œil. Elle est toute prostrée...

DURAN (*En redescendant*). - Il y a une tabatière sur la table. Donne-lui de la poudre à priser, elle est entrée dans un état dépressif. Donne-lui une double dose, qu'elle puisse surmonter sa crise. Ah, le capitaine ! Le gentleman ! Le gentilhomme aux gants de cristal ! C'est ce fils de pute de capitaine Max ! Ce bandit de grand chemin est capable en une seule nuit de dilapider toute ma fortune à la roulette. Et il jouerait ma fille à la table de baccara !

VITORIA (*Se relevant*). - Duran, notre nom est déshonoré. Toute une vie passée à bâtir une réputation de dignité et de bienséance, et du jour au lendemain, tout s'effondre ! Maintenant, on peut être sûr que la bonne société ne nous acceptera plus jamais. On ne verra jamais mon nom figurer dans la colonne mondaine de Jacinto de Thormes ! Tu te rends compte ? Luxueux cocktail chez la belle-mère du contrebandier... Et moi qui rêvais de rejoindre un jour les membres du Country Club, maintenant je risque même d'être blackboulée au club sportif du Bangu ! On va même m'interdire l'entrée au bal populaire. La Confiserie Colombo, alors, je peux faire une croix dessus... Quelle humiliation ! Ah, non ! Je ne vais pas me laisser faire comme ça ! J'irai voir le Pape ! J'obtiens l'annulation de ce mariage !

DURAN. - Vitoria, ne dis pas non plus n'importe quoi...

VITORIA. - Parfaitement, je vais y aller ! Je vais sauter dans le premier aéroplane ! L'autre jour, j'ai lu dans la revue *Cruzeiro* que le fils d'un comte italien a fait annuler son mariage, là-bas au Vatican, parce que sa femme avait de la moustache.

DURAN. - Vitoria, les faits sont déjà consommés...

GENI. - Je suis désolée de vous avoir apporté cette mauvaise nouvelle, Vitoria. Mais puisque ta fille s'est mariée, après tout, est-ce que tu ne vas pas lui faire un petit cadeau ? Si je te le laisse pour deux mille, tu me l'achètes, ce solitaire ?

DURAN. - Genival, ton solitaire, tu peux te le mettre...

GENI. - D'accord, d'accord, je m'en vais. Je voudrais arriver à temps pour les féliciter. (*Il sort*).

DURAN. - Vitoria, il faut qu'on réfléchisse ensemble, tous les deux, la tête froide.

VITORIA. - La tête froide... Je n'arrive pas à réfléchir ! Tout ce que je vois, c'est combien il est inutile d'essayer d'être honnête dans ce monde. Ça n'aura donc servi à rien, d'être des citoyens exemplaires ? Ça n'aura donc servi à rien, le Rotary Club ? Ah, je veux le voir mort, cet homme-là ! Je veux voir son corps criblé de balles, jeté dans un ravin de la rivière Guarda !

DURAN. - Qu'est-ce que tu racontes, Vitoria ?

VITORIA. - Parfaitement ! Avec les vautours pour se disputer ses tripes !

DURAN. - En voilà, une bonne idée, Vitoria ! Sans plus attendre, je vais avoir une petite conversation avec l'inspecteur Chaves. La liste de ses dettes envers moi est longue comme le bras, l'heure est venue de régler nos comptes.

Noir ; l'orchestre joue un bref interlude.

Scène 2

Dans le repaire de Max ; le décor est rustique, presque une cabane de pêcheur ; l'espace est occupé par une montagne de caisses et de paquets renversés et entrouverts ; les hommes de Max sont fourrés dans cette montagne, à la recherche de quelque chose ; à l'exception de Barrabas qui, assis sur une caisse, mâchouille un chewing-gum en suivant Teresinha du regard.

TERESINHA. - Mince, Max, on n'y voit rien, dans ton bureau ! On se croirait dans une planque de gangsters.

MAX. - Si ça ne tenait qu'à moi, la cérémonie aurait eu lieu au Copacabana Palace. J'avais déjà commencé à arroser l'équipe de serveurs. On risquait même de voir débouler l'orchestre de rumba de Xavier Cugat pour un récital-surprise.

TERESINHA. - Seulement, voilà, papa...

MAX. - Eh oui, papa était capable de débarquer pour venir gâcher la noce. Alors, Teresinha, l'endroit le plus discret que j'aie pu trouver, c'est ce bureau. Le hic, c'est qu'il est tout encombré. Ces commandes sont arrivées avant-hier et on n'a pas eu le temps de les livrer. *(À voix haute)* Alors, les petits gars ? Toujours rien ? Cherchez bien, parce qu'elle ne peut être qu'ici, dans le coin des tissus.

TERESINHA. - Je n'ai jamais vu un bureau aussi isolé, au milieu de ce coin plein de sable.

MAX. - Eh oui, baby, j'ai grandi au bord de la mer. Tu sais, dès qu'on se sera débarrassés de toutes ces caisses, tu verras... Grâce à tes talents de décoratrice, je te parie qu'on va même finir par s'installer ici.

TERESINHA. - Dieu m'en préserve ! Qui serait assez fou pour venir habiter dans un désert pareil, sans électricité, ni tramway, ni téléphone, ni voisin, ni police ? Sans compter que personne ne viendrait nous rendre visite, même le dimanche.

MAX. - Alors, d'accord. Si ça ne t'embête pas de vivre à l'hôtel...

TERESINHA. - L'autre jour, j'ai vu une petite maison adorable, dans le quartier de Cosme Velho...

MAX. - Et alors, bande de bons à rien ? Elle arrive, cette robe ?

TERESINHA. - J'avais bien dit qu'on aurait dû acheter la robe dans une boutique. Ça nous aurait simplifié la vie.

MAX. - Allons, Teresinha, attends donc de voir le modèle exclusif que j'ai commandé. Ce n'est pas dans les bazars de Rio que tu trouveras une robe pareille. Non, celle-ci vient directement de la Cinquième Avenue à New York ! *(On entend sauter un bouchon de champagne)*.

TERESINHA. - Qu'est-ce que c'est que ça ? Un cambrioleur, Max, un cambrioleur !

MAX. - Ça, c'est ce foutu Johnny qui ouvre le champagne avant l'heure. Oh, salopard ! Excuse-moi, baby... Oh, salopard, descends de là et passe-moi cette bouteille ! Ce n'est pas une heure pour boire !

JOHNNY. - Je ne buvais pas, c'était juste pour vérifier les bouchons, Capitaine...

MAX. - Régime sec pour toi ! *(Il renverse le contenu de la bouteille)*.

JOHNNY. - Ne faites pas ça, Capitaine ! Pauvres petites bulles...

MAX. - Vous avez cinq minutes pour trouver la robe ! *(Il tape du pied sur le sol, pour faire fuir Johnny)*. Ne t'inquiète pas, Teresinha, ces gens-là ne travaillent que sous les coups de fouet.

TERESINHA. - Ils sont si amusants, Max. Ils ont des vraies gueules de gangsters ! *(Elle observe Barrabas)*. On dirait même qu'ils sortent tout droit d'un film de la Paramount.

MAX. - Et toi, Barrabas, qu'est-ce que tu fous ici, belle gueule ? Tu te prends pour une vedette de cinéma ? Montre-nous tes talents, allez ! Plonge-toi là-dedans et retrouve-nous la robe de la mariée.

BARRABAS. - Je suis scaphandrier, moi, pas fripier. Mon boulot, je l'ai déjà fait.

MAX. - Tu te fiches de moi ?

BARRABAS. - Ce n'est certainement pas pour dénicher du linge que je suis payé.

MAX. - Ah bon ? *(Il donne un coup de pied dans la caisse et déséquilibre Barrabas)*. Lève-toi et fais ce que je te dis ! Et c'est pas tout ! Je ne te paie pas pour entretenir tes petites arnaques de trafiquant, compris ? D'ailleurs, il semble que le Tigre, notre brave inspecteur, a comme dans l'idée de venir démanteler un gang, par ici. Et j'ai appris que c'est toi, Barrabas, qui figures en tête de sa liste. *(Barrabas va rejoindre les autres, lentement, de mauvaise*